



Jean-Michel Guyot
De brumes et de vents

RALM

Avertissements

Placés sous le signe aventurier de l'éphémère, les textes qui suivent disent son étonnante constance de métronome.

Avant toute musique enchanteresse.

Avant tout élan dommageable aux signes nobles qui émanent d'elle.

La dispersion demande effort et constance. S'y déploie une surprenante colonie d'étranges figures bifaces.

A la ménagerie bruyante des adjectifs laudatifs, mélioratifs ou péjoratifs s'allie le verbe rare qui pousse comme lierre vivace le long des noms communs.

Dans le mât vigoureux, le verbe court comme sève dans l'arbre, monte à l'assaut de la vigie soudain métamorphosée en fleur de mer.

Le poème, dès lors, se fait tourment du temps. S'y abrite l'humaine figure grimaçante ou souriante.

Une femme énigmatique habite les lieux.

Arpente les sommets enneigés, dévale les pentes verdoyantes des collines embusquées. Il n'est pas jusqu'à la rivière en contrebas qui ne devienne son lieu de prédilection.

Vouivre et un peu sorcière, selon les saisons, elle peuple tant les eaux claires que les eaux troubles.

Dès lors s'animent les stances.

Sous leur égide, tout reprend vie, s'anime et meurt en un cycle sans fin.

Egide nous vient du monde grec, l'on songe à Athéna sortie toute armée du crâne de Zeus, alors que j'ai en tête une entité des bois, des lacs et des rivières de mon pays qui vient à ma rencontre.

Amertume de l'écume dans la bouche du noyé.

Joie des retrouvailles et fête des sens.

Tout en elles en passe par elles toutes, en passe qu'elles sont durablement de devenir l'alpha et l'oméga des mots incréés.

Là est le point névralgique, la combe céleste, le séjour terrestre, tout cela dans le même temps, le même clin.

Fenêtre ouverte sur la demeure du temps, le jardin exulte sous son regard omniprésent.

L'omniscience du poète enivre. L'énigme faite femme le contredit. L'universel-singulier y

fête ses saturnales.

Homme parmi les hommes, le poète, qui se passe de ce nom, chemine, s'arrête et rumine, reprend sa route et fait halte à nouveau. Acquiesce violement à cette idée qui s'échappe, vole et l'exalte.

Pain et vin prennent une tournure nouvelle.

Mais à la fin des fins, c'est l'énigme vivante qui danse sous les yeux du lecteur conquis.

De cycle en cycle, la roue ivre qui agrandit la voie, laboure les sens, creuse le sens, entraîne fossés et bocages dans la ronde des mots.

Le paysage devenu tout entier floral embaume, porte et transporte au seuil de l'indicible présence.

Hymnique

Prose habile habille

Poésie marche nue par les rues innommables

Les rues nomades

Prose fixe les lieux

Se joue des toponymes

En géographe consommée

Consume les yeux des lieux

Poésie regimbe, fuit sacres et massacres

D'innombrables printemps fleurissent sous sa langue de feu

Ni l'une ni l'autre ne disent le tout du tout

Qui les assaille

Toutes deux ont les fers aux pieds

Souffrent de marcher, jamais d'avancer

Le mot de mais, sans l'ombre d'un doute, les accompagne en toutes saisons

Comme leur commune jumelle trop tôt disparue

Dans les plis nombreux des vagues innombrables

Retirée

Poésie affectionne l'ardeur du soleil

Prose invente les ombrelles

L'éventail est si vaste

Qu'à leur tour les vents pris de vertige

Preignent peur

Allusive et secrète, poésie bataille dans les marges
Prose enfle et gonfle, éclate et relance les débats houleux
Baudruche empoisonnée
Air vicié dans la chambre asphyxiée
D'Auschwitz

Poésie advient
Dans le non-advenu
Prose crée l'événement, fait des gorges chaudes
Promptes à se rengorger

Deux jambes cheminent vissées au corps
Qui chemine dans les désastres
Deux yeux s'émeuvent et pleurent
Percent à jour et transpercent
Deux bras embrassent et soulèvent
Qui s'y pend
Qui s'y pend se prend au jeu éperdu
Deux oreilles guettent et goûtent l'heure favorable
N'y comprennent goutte
Dégoulinent de sueur suave, d'âcre fiel
Que les langues reliant
Bave de crapauds et langue de serpents
Lessive des forêts
Se mélangent là à hauteur de bouche
Ecumante

Tourner alors autour des saisons mutiques

Comme autour d'un feu de joie mythique
Sarabande rapidement devient effrénée
Entraîne le feu vers des hauteurs inaccessibles

Peu de fumée monte dans le brasier
Fumée grise ou blanche monte lente
Du cratère posé sur le trépied
Pythique piété

Rompre avec les temps
Se paie au prix fort
Forts, faibles, toujours toniques
Les accents
Et longueur voilée des voyelles
Devient élastique

Le corps mutilé de Polymnie est pris de vertige
Danse effrénée des signes avant-coureurs
Découverts trop tard, bien après les désastres
Bras et jambes lui repoussent
Repoussent les limites du convenu
Viennent dès lors nos noces de verre
Dans la grande fabrique aux miroirs

Prose alors déambule dans les dédales
Poésie ne se terre pas
Erre dans les mots
Gênée aux entournures, mer revient
Offre ses archipels dénudés

De mains d'hommes enamorés
Dieux que la mer est loin dans toutes ces forêts dévastées-disparues
Qui permirent un temps aux uns et aux autres de naviguer
D'une ile à l'autre

Routes maritimes se chevauchent sur l'écume
Se croisent et se renversent
Dans leur sillage, le dauphin

Lesbos n'est plus qu'un caillou
Où gisent les gemmes de Sappho
Dispersée

Non loin
Titres de noblesse sèchent au soleil sur les grands fils à linge
De la postérité
Roture avance masquée
Divers manuscrits s'enflamment encore
Volumens ou papyrus
Livres anciens et modernes
Conversent sans converger

Jambes couvertes de vergetures
Valent tous les verjus du monde

Exalte le vin, court la vigne folle
Dans le sein des vierges folles
Doux lait de brebis
Antiques olives

Tomates séchées
Et tant et tant de nouveautés
Sous le même soleil
Dont l'antiquité n'est plus à démontrer
Se disputent nos faveurs et nos façons
A la manière des dieux antiques et modernes
Désarticulés

Art suprême qu'est la pantomime
Après quoi court et prose blanche et poésie sans fard
N'était, n'était le démon de la contradiction
Toujours relance l'acte au-delà de lui-même
Dans l'aveu et même l'obstiné silence
La faconde aérienne, la pensée en pointillé
Les i constellée de points
Ciel noir
Pour que lumière soit faite
Sur la lumière et l'ombre et les vents
Qui nous viennent
Du ciel toujours
Changeant

L'éphémère

Sous le feu en gésine couve une naissance

Au pays des glaces actives

Craque glace, court le courant dessous

Queue de poisson trouble le calme apparent

Se glisse dans les eaux furtives

Le trou dans la glace tient parole

Tient la parole en haleine

Assèche le palais, brûle les yeux

Wuhne est son nom dans la langue de mes ancêtres

Braises et brandons ferrailent

Mangent minerai de fer

Minerai coule de source

Remonte le temps solaire

Redevient astre décomposé-compressé

Hache alors flamboie de blancheur aiguisée

L'aigu des pointes, l'effilé des lames vierges de chair,

Promesses de batailles épiques

Trop abonde le sens

Dans l'étroit défilé de craie blanche

Il me faut le charbon pour y tracer les signes avenants

Et défaire la blancheur aveuglante

Sinueuses parois que la mer dessina

Vous voilà seules et veuves de mer

A dériver ainsi dans les yeux voyageurs

Quel signe alors tracer ?

Celui, visible et fier, qui dit la présence en vos lieux

De qui passa par l'étroit défilé

Pour en ressortir indemne mais rajeuni

Comme le fer

Qu'une volonté de fer forgea ?

Celui, presque illisible, qui dit l'espoir d'avant le passage

Dans l'étroit défilé, espoir hanté-porté par l'espoir d'un ailleurs

Enté sur l'infini redondant ?

Doux greffon allait le ciel

Marchant dans le lit asséché de la rivière,

Je n'ai qu'un désir

Que mes pas rebondissent sur les galets desséchés,

Les pierres aiguës, les algues mortes

Et me transportent vers des rives

Ivres de fleurs d'eau

A la source grondante,

Détendu, j'entends mugir le vent du Nord

Qui regimbe encore un peu pour la forme

Bientôt iront navires à la mer

Rejoindre l'infini délirant

Gueules de dragons sourient aux flots enchaînés

Déchaînent une tempête

Dans une verre d'eau

Tout à son jeu, l'enfant bâtit en un tour de main son petit moulin à eau en roseaux

Le pose dans les eaux lustrales de la rivière sage comme une image

Rose des eaux que le vent apaise

Libellule bleue s'y pose un instant

Repart de plus belle vers de plus belles proses

Mains fébriles s'estompent

Place aux jambes vigoureuses qui avalent les lieues

Et de lieu en lieu fondent une demeure éphémère

De loin en loin éclairent,

Fanaux à la côte rivés

D'où le ressac s'échappe

Et trouvant écho favorable dans ces lignes

S'y fixe en se tournant sagement vers la mer rugissante

Corps accord

Poème, sans frein, fait corps

Avec tes seins

Et tes reins

Peau aime

Déroule ses stances

A fleur de prose

Mots s'enchaînent,

Déchaînent Avignon

Et flotte le pont ivre qui danse d'une rive à l'autre

Jambes élastiques passent les Alpes

Rhin et Danube relie-rallie

Limes sépara longtemps deux mondes hostiles

Fleurs marines

Bleu de Prusse intense

Poméranie heureuse

Baltique présence

-2-

Appui manque à la bouche

Cherche l'appui

Enfin le trouve

Mamelons en fleur

Souplesse de ta nuque

Et reins se cambrent sous des vagues

Secousses lentes à venir

Soudain secouent ton ventre

Dure pierre maintenant pulse

Dans ton ventre

Lente cadence d'abord

Déborde bientôt, avale tous ses affluents

Mer reflue, s'enhardit en haute mer

A taille d'océan

Bientôt

Polymnie exulte et danse

-3-

Précambrien

Elan distend le temps, invite aux murmures

Mots de miel frémissent le long des flancs de la bête émue

Et roulent les flots inachevés

Fleuves de fiel se perdent dans la mer

Houleuse

Yeux grands ouverts portent à ta rencontre

Lente, si lente éclosion de la rose

Qu'un baiser sur tes lèvres

Déclôt

Combe

En un mot comme en linceul susurrant le vent
Engourdi dans les draps blancs
Bras et dents claquaient au vent
Blancheur tirebouchonnée drapée de vent claquait au vent
Impossible étreinte
Branches noires craquaient au vent
Fil à linge claudiquait entre deux arbres noirs

Sur le fil du rasoir, la blancheur enivrée

Tant et tant,
La parole coupante pour trancher
Sur le mauvais sort

Délivrance et détente vinrent au creux du poème
Creusements
Conque d'azur nacré
Sacre des eaux

Dans la combe, mots en pente douce
Font du bien

Pauvreté veille sur ta beauté
En un lieu reculé
Des jours et des jours passent
Avant de pouvoir en mesurer ne serait-ce que la portée

Notes de musique titubent dans les sons ivres de bruit

Echos à la côte marine

Mais porte conseil la nuit étoilée

Qui dévoile l'aimée

A la côte marine

Echo de l'écho

Merveille des jours

Jasmins et narcisses en fleurs

Et sourde présence des brisants à la côte

Lagunes, flaques et ruisseaux côtiers font un monde

De sable et d'eau, de vent et de marées

Infini de la douceur alors

Mots en partage déferlent

Sur la falaise

Albion

Se rit des vagues

Pour des siècles et des siècles

Peau d'ambre luit au soleil

S'ouvre à la merveille

Aphrodite

Sourire enfin de la mer violacée

Tout là-bas en Grèce

Beauté émerge des flots

Lentement avance sur la grève houleuse

Nue s'étend dans le sable numide

Et roule le corps divin

De cette femme la merveille immobile

Langue houleuse lèche la conque de son sein

Promesse du vin

Du sens égaler la science
En des méandres colorées
Des débordements infus
Des surprises envoûtantes

Et sous la tonnelle sarments de vigne
Enivrent

Promesse du vin

Divin Bacchus
Foule les raisins mûrs
Quelque part en Italie
Batailles de fleurs ailleurs
Et mille couleurs
Jetées au vent

Visages hilares
Joie mêlée de frénésie
Foule en liesse
Tout cela que je vois porté comme aux portes d'un monde faste
Par les dieux enivrés
Chavire dans les yeux
Arrime la vision indécente
Aux cloches du ciel tonnant
Qu'un vent d'hiver ranime
Givre tinte dans la lumière

Neige à perte de vue maculée de poteaux d'angle

Comme en souvenir d'un automne

Tôt parti à la rencontre

D'un hiver à la rigueur insensé

Retour

Au loin l'esquif

Approche des côtes marines

Marins aux pieds sûrs hèlent le vent

Et sonnent la corne de brume

En ce matin calme

Dans le fjord aimé

Une foule joyeuse se presse sur le ponton

Femmes, enfants et vieillards saluent le retour

Des hommes invaincus

Un air d'amère défaite plane dans l'air

Hésite et tourne

S'en retourne au large se perdre

Dans les brumes amènes

Brume se déchire

Laisse voir les fières voiles

Dans le sillage, les mouettes crieuses

Un homme de haute taille se tient droit juché à la proue

Marins entonnent le chant des retrouvailles

Tous sur la terre ferme délaissent leur tâche

Pour se réunir sur le ponton de plus en plus noir de monde

Bleu des montagnes aux cimes enneigées se penche

Sur le fjord retrouvé

Bière et hydromel couleront à flot ce soir
Danse des boucliers et chants en l'honneur des dieux
Femmes en grande tenue de fête
Femmes au bouclier
Toutes chanteront le retour des hommes
Hommes enivrés de retour
Hommes désarmés laisseront aller leur ardeur amoureuse
En l'honneur de Freyja par amour pour leur compagne
Odin dans le grand chêne de la grande salle approuve

Jean-Michel Guyot

12 février 2018

Dans la RALM

ral-m.com/revue/spip.php?rubrique777